

Timor, amicitia, odium: les liens politiques à l'époque mérovingienne

La question du lien politique est relativement neuve dans l'historiographie, mais essentielle pour qui s'intéresse à l'État et à l'étaticité à l'époque mérovingienne. Le politique implique en effet une action qui vise à satisfaire la réalisation de fins collectives, par le biais ou non d'institutions, il détermine un rapport de forces légitime entre les individus, les groupes et la société globale. Traiter du lien politique revient donc à laisser de côté le champ des institutions pour s'intéresser aux stratégies de légitimation et de manipulation du pouvoir, à la configuration des groupes dominants et à leur recomposition. Je ne m'intéresserai donc pas aux formes d'organisation politique, sachant que le système politique mérovingien est dominé par une élite dirigeante qui occupe une position supérieure par le pouvoir public qu'elle détient légalement et par son rôle médiateur entre le roi, qui est l'autorité légitimante, et le groupe des libres. Mais chez les Francs, les élites ne se distinguent pas juridiquement des libres, puisque la loi ne reconnaît pas de noblesse, sinon par le biais de la truste royale. Les élites font donc partie du groupe de statut des libres, mais ils s'en distinguent par leur naissance, leur pouvoir, leur richesse, leur habitus, selon le continuateur de Frédégaire, le roi Childéric II provoqua l'*ira* des Francs et un *scandalum* pour avoir attaché à un poteau un *nobilis*, nommé Bodilo, et l'avoir fait rouer de coups *contra legem*.¹ Le titre 51 de la Lex Salica interdisait en effet qu'un libre fût soumis à cette punition honteuse,² a fortiori quand le libre faisait partie des *maiores natu*, comme Bodilo, de ceux qui étaient en relation directe avec le roi et qui détenaient une *dignitas* et des richesses.

Pour répondre pleinement à la question de la légitimation du politique à l'époque mérovingienne, il faudrait savoir comment les élites considéraient les fonctions et la chose publiques. Or il est impossible de répondre à cette question avant la période carolingienne, quand les évêques du IX^e siècle ont développé une véritable théorie du pouvoir, en relation avec l'*imperium* et l'*ecclesia*. Encore les grands laïcs carolingiens n'ont-ils pas tous adhéré à la conception d'un pouvoir transcendantal, s'imposant à tous, y compris au roi. Mais l'historiographie mérovingienne développe néanmoins l'idée que les élites doivent concourir à l'*utilitas regia* et à la *stabilitas regni*, une conception du bien commun qui ne suffit pas pour définir l'État moderne, dominant un territoire et disposant de la maîtrise de la contrainte physique, mais qui induit des formes d'étaticité, incarnées dans la personne du *rex*.³

Dans la pratique, les relations entre le roi et les élites sont fondées sur la réciprocité des intérêts. D'un côté, les élites ne peuvent rien sans le roi, elles ont besoin de lui pour maintenir et accroître leur *dignitas*, pour renforcer leur domination locale. De l'autre, le roi, qui est élu par ces mêmes élites, doit se les attacher par le système du don: donner des terres fiscales, des biens précieux, contribuer à une fondation religieuse, tout cela constitue pour le roi un moyen de gouvernement; recevoir les dons royaux signifie reconnaître la supériorité royale, c'est un signe de distinction pour les élites et un moyen de renforcer leur propre position dans la hiérarchie. L'ascension sociale passait donc par le palais et elle y revenait toujours, même si la domination s'exerçait localement.

Barbara Rosenwein a souligné que le travail des historiens était de découvrir à quelles normes particulières les sociétés adhéraient à un moment donné et de comprendre la complexité des forces sociales, politiques, religieuses et culturelles créant et influençant ces normes. Prenant l'exemple de la

¹ Frédégaire, *Chronicarum quae dicuntur Fredegarii scholastici libri IV cum continuationibus* (éd. Bruno Krusch, MGH SS rer. Merov. 2, Hannover 1888/réd. 1984) 1–193, ici 168–169.

² Lex Salica, D L. I, 1 (éd. Karl August Eckhard, MGH, LL nat. Germ. 4, 2, Hannover 1969) 90.

³ Hans-Werner Goetz, *Regnum: Zum politischen Denken der Karolingerzeit*, dans: id., *Vorstellungsgeschichte. Gesammelte Schriften zu Wahrnehmungen, Deutungen und Vorstellungen im Mittelalter*, éd. Anna Aurast/Simon Elling/Bele Freudenberg/Anja Lutz/Steffen Patzold (Bochum 2007) 219–272.

colère, elle a montré que certaines normes la condamnaient, que d'autres la tempéraient, que d'autres encore la justifiaient.⁴ Pour la seconde moitié du VII^e siècle, elle a décrit des communautés émotionnelles dont l'identité se fondait dans la haine et dans le conflit,⁵ ce que nous mettrions volontiers en relation avec l'affaiblissement du pouvoir royal, la compétition exacerbée pour la mairie du palais et la montée des oppositions régionales. Mais en réalité, d'une part, la violence est inhérente aux sociétés médiévales, qui sont des sociétés d'interconnaissance, compétitives et vindicatives, d'autre part, l'échange agonistique y est toujours limité par le développement de groupements qui reposent sur des liens horizontaux, et par l'autorité centrale qui pèse sur la hiérarchie.

Le rapport amitié/haine me semble être une clé permettant de comprendre le fonctionnement des sociétés politiques du haut Moyen Âge. Il ne s'agit pas de reprendre ici le vieux débat sur les origines «germaniques» de l'amitié médiévale et la «Schwurfreundschaft»⁶, mais, en suivant les définitions de Georg Simmel, de considérer l'amitié et la haine comme des relations soutenant des groupes de deux individus qui s'élargissent par socialisation à des groupes plus importants, l'amitié individuelle, particulière, dont la connotation est essentiellement affective, est aussi une amitié sociale qui irrigue des groupes d'amis, elle a une fonction cohésive et détermine un type de comportement positif. Mais au haut Moyen Âge, elle ne se comprend que par son contraire, la haine, qui oppose et qui détermine un type de comportement hostile, inamical, amis/ennemis, ceux à qui on veut du bien et ceux à qui on veut du mal. La haine, l'envie et la convoitise provoquent des conflits, elles sont un élément de dissociation, mais le conflit est lui-même une forme de socialisation, qui crée à son tour l'amitié.⁷ Avec l'amitié et la haine, on touche donc à la fois aux sentiments qui «affectent» le moi de l'individu, aux liens et à l'échange qui sous-tendent les groupes et fondent leur identité. Le rapport amitié/haine en politique permet donc de voir l'articulation entre choix et comportement individuels d'une part, intégration et stratégie de groupe de l'autre.

Le statut des élites a évolué au cours de la période mérovingienne. En suivant les modèles de l'anthropologie sociale, on a montré que la mise en place du pouvoir franc en Gaule du Nord, entre la fin du V^e siècle et le milieu du VI^e siècle au moins, s'était faite dans un contexte de grande instabilité, génératrice d'un stress social décelable par l'archéologie funéraire.⁸ De nouvelles élites sont apparues, dont la légitimité était mal assurée. Dans la seconde moitié du VI^e siècle et au début du VII^e siècle, la dynastie mérovingienne et les élites se sont stabilisées en acquérant la légitimité qui leur manquait jusqu'alors. Le développement d'une idéologie «du droit» est alors devenu possible et c'est dans ce contexte que Grégoire de Tours rédige ses *Historiae*, que les rois légifèrent davantage, que Clotaire II fait mettre par écrit la généalogie mérovingienne et qu'il reconnaît aux élites le droit de conserver leur *gradus honoris* et leur *dignitas*, dans leur *regnum*. Cette forme de territorialisation s'est aussi traduite par le passage de l'expression *proceres/leudes regis* à celle de *proceres/leudes regni*. Je centrerai surtout l'étude sur cette seconde période mérovingienne, en mettant l'accent sur le VII^e siècle. J'analyserai donc dans un premier point les modèles d'autorité en partant de l'historiographie qui offre un miroir accessible à tous, aux rois comme aux élites, puis j'examinerai le développement des communautés politiques, en posant finalement la question des identités régionales.

⁴ Barbara H. Rosenwein, *Anger's Past. The Social Uses of an Emotion in the Middle Ages* (Ithaca 1998) 243, 297.

⁵ Barbara H. Rosenwein, *Emotional Communities in the Early Middle Ages* (Ithaca 2006).

⁶ Wolfgang Fritze, *Die fränkische Schwurfreundschaft der Merowingerzeit. Ihr Wesen und ihre politische Funktion*, dans: *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Germ. Abt.* 71 (1954) 74–125. Les travaux récents ont fait progresser la réflexion, voir en particulier Gerd Althoff, *Verwandte, Freunde und Getreue. Zum politischen Stellenwert der Gruppenbildungen im früheren Mittelalter* (Darmstadt 1990); Verena Epp, *Amicitia. Zur Geschichte personaler, sozialer, politischer und geistlicher Beziehungen im frühen Mittelalter* (Monographien zur Geschichte des Mittelalters 44, Stuttgart 1999).

⁷ Georg Simmel, *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung* (Leipzig 1908), français in: id., *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation* (Paris 1999) 264; Jean-Pierre Devroey, *Puissants et misérables. Système social et monde paysan dans l'Europe des Francs, VI^e–IX^e siècles* (Académie Royale de Belgique, Classes des Lettres, Bruxelles 2006) 355.

⁸ Guy Halsall, *Social identities and social relationships in early Merovingian Gaul*, dans: *Franks and Alamanni in the Merovingian Period. An Ethnographic Perspective*, éd. Ian N. Wood (Woodbridge 1998) 141–164.

AUTORITÉ, CRAINTE ET AMITIÉ

On sait combien la Bible a pesé sur les systèmes de représentation altimédiévaux et en particulier sur les modèles royaux.⁹ L'historiographie mérovingienne puise dans l'Ancien Testament un modèle d'autorité fondé sur la crainte, le *timor*. Le roi mérovingien doit en effet se faire craindre, à l'instar de Dieu qui suscite la crainte des hommes. Frédégaire dresse de Dagobert le portrait d'un roi chrétien qui s'impose à tous, en insistant sur la crainte que le roi avait causée en Bourgogne, y compris chez les évêques: «La venue de Dagobert (en Bourgogne) avait inspiré une telle crainte aux évêques et aux grands qui se tenaient en Bourgogne, aussi bien qu'aux autres leudes, que ce fut un motif d'étonnement pour tous.»¹⁰ Associée à la crainte, la colère permet au roi d'éliminer ceux qui le gênent, comme le duc Radulf ou encore Brodulf, oncle de son frère Charibert.¹¹ Celui qui viole l'autorité royale encourt en effet la colère du roi, Godin, fils du maire Warnachar, suscite la fureur de Clotaire II en épousant sa belle-mère. Il fuit auprès de Dagobert et se réfugie dans l'église Saint-Évre, rempli de la crainte (*timor*) que lui inspire le roi, mais il est tué.¹² Chrodoald encoure la défaveur (*in offensam cadens*) de Dagobert, à l'instigation de ses ennemis, et le roi le fait mettre à mort.¹³ La colère royale s'apparente évidemment à la colère de Dieu,¹⁴ qui manie le feu, la grêle et les destructions pour punir les hommes de leurs péchés. Dans la société de vengeance qu'est la société mérovingienne, la colère royale est conçue une *ultio publica*,¹⁵ elle est un ressort politique qui permet d'éliminer les ennemis.

Pendant, à la différence de la colère royale, la colère de Dieu ne peut être injuste et susciter la haine. Le proverbe cité par Cicéron dans le *De officiis*: *oderint dum metuant* ne peut donc s'appliquer qu'au tyran. Le roi injuste, celui qui viole le droit engendre la haine, il se rend odieux au peuple, c'est-à-dire aux élites, qui sont alors en droit de l'éliminer, Childéric II, présenté par le premier continuateur de Frédégaire comme inconsistant et fort emporté, pousse les Francs à la révolte, en les déshonorant et en les méprisant, jusqu'à ce qu'une haine considérable (*odium non modicum*) grandisse parmi eux et provoque finalement son propre déshonneur et sa chute (*scandalum et ruinam*).¹⁶

La comparaison avec le ressort divin s'arrête là, car dans la Bible, la colère de Dieu a pour contrepoint sa bonté et son amour pour ses créatures. Or les historiographes mérovingiens n'associent pas l'autorité royale mérovingienne ni à l'*amicitia* ni à la *caritas*. Grégoire de Tours célèbre le gouvernement juste, les dons aux églises et le souci des pauvres du roi Théodebert¹⁷ et le thème de la bonté affleure à propos du roi Gontran, dont Grégoire dit que les ducs célébraient la *bonitatis magnanimitas*, l'*amor in aecclesiis*, la *reverentia in sacerdotibus*, la *pietas in pauperibus*, la *dispensatio in egenis*.¹⁸ Mais quand Gontran se tourmente pour la population de Marseille ravagée par la peste, Grégoire écrit qu'il se comporte comme un évêque plus que comme un roi, en accord avec les conceptions de son temps, Grégoire de Tours fait de la bonté une vertu sacerdotale plus qu'une vertu royale.¹⁹ De son côté, le poète de cour Venance Fortunat célèbre l'*amor regis* mais il l'envisage comme un élément de la largesse royale, comme le moteur du circuit du don qui renforce la supériorité royale. Enfin, même si l'historiographie du VII^e siècle commence à développer un modèle de royauté chrétienne, avec le respect des églises, l'amour de la justice et le souci des pauvres, pour justifier la supériorité et

⁹ En particulier, Yitzhak Hen, The uses of the Bible and the perception of kingship in Merovingian Gaul, dans: *Early Medieval Europe* 7/3 (1998) 277–290.

¹⁰ Frédégaire, *Chronique des temps mérovingiens* 58 (éd./trad. Olivier Devillers/Jean Meyers, Turnhout 2001).

¹¹ Frédégaire, *Chronicae* 58, éd. Krusch 150.

¹² Frédégaire, *Chronicae* 54, éd. Krusch 148.

¹³ Frédégaire, *Chronicae* 52, éd. Krusch 146.

¹⁴ Les références à la colère divine sont données dans Raymond Pautrel, Jugement, dans: *Supplément au Dictionnaire de la Bible* 4 (Paris 1949) 1324, 1327, 1335; et dans Jean Rivière, Jugement, in: *Dictionnaire de Théologie catholique* 8 (Paris 1925) 1721–1828.

¹⁵ Grégoire de Tours, *Historiae* VIII, 30 (éd. Bruno /Wilhelm Levison, MGH SS rer. Merov. 1, 1, Hannover 1951) 395: *ultio publica*.

¹⁶ *Continuationes Fredegarii* 2, éd. Krusch 169; id., *Liber historiae Francorum* 46 (éd. Bruno Krusch, MGH SS rer. Merov. 2, Hannover 1888/rééd. 1984) 215–329, ici 319–320.

¹⁷ Grégoire de Tours, *Historiae* III, 25, éd. Krusch/Levison 123.

¹⁸ Grégoire de Tours, *Historiae* VIII, 30, éd. Krusch/Levison 393–397.

¹⁹ Grégoire de Tours, *Historiae* VIII, 21 éd. Krusch/Levison 387–388.

l'autorité royales,²⁰ le christianisme et la *caritas* chrétienne ne jouent pas encore le rôle unificateur et inclusif qui sera le leur à l'époque carolingienne quand l'*imperium* tendra à s'identifier à l'*ecclesia*. Il sera alors possible de comparer l'autorité royale à celle du père qui aime ses enfants et le roi ne se fera plus craindre que des méchants. À l'époque mérovingienne au contraire, la justice et les victoires d'un côté, la crainte et la colère de l'autre sont les expressions naturelles de l'autorité royale. Les lettres adressées au roi insistent donc sur la justice et la *pietas* du bon roi, les textes liturgiques de la fin du VII^e et du début du VIII^e siècle offrent l'image d'un roi guerrier et victorieux,²¹ mais l'historiographie met l'accent sur la crainte.

Le roi mérovingien ne doit donc pas gouverner par consensus, au contraire du roi carolingien. S'il doit s'entourer de conseillers – selon Frédégaire, Dagobert en Austrasie «recourait toujours aux avis de Pépin, le maire du palais, et de Chunibert, l'évêque de Cologne»²² et en Neustrie, «Aega, était de tous les Neustriens, celui dont Dagobert prenait constamment l'avis»²³, il ne doit pas rechercher l'amitié de ses leudes, encore moins celle des leudes d'un autre roi. Grégoire de Tours condamne implicitement Chilpéric quand il raconte comment le roi Childebert fit traduire l'évêque de Reims Egidius, qu'il avait déclaré être son ennemi, devant un tribunal, où on l'accusa de s'être lié d'amitié avec le roi Chilpéric, ennemi du même Childebert, pour nuire à ce dernier (*contra utilitatem regis Childeberthi*) et obtenir de Chilpéric des domaines fiscaux usurpés.²⁴ Mais un tel modèle d'autorité, fondé sur la juste crainte et la capacité à contrôler le circuit du don d'un côté, les victoires de l'autre, se combinait difficilement avec un principe dynastique qui entraînait des minorités et des régences. Les régences, qui ont permis que s'instaure une succession dynastique, sont certainement aussi une des raisons principales de l'affaiblissement royal au VII^e siècle. Le *timor* est en effet lié à la personne du roi et si certaines régentes se sont fait craindre, comme Brunehaut,²⁵ elles manquaient de légitimité aux yeux de l'élite, ce qui justifiait la haine dont elles furent l'objet, Frédégaire exprime les sentiments de l'élite dirigeante quand il écrit que les Farons de Bourgogne, aussi bien les évêques que les autres leudes, craignaient Brunehaut et nourrissaient de la haine à son égard (*timentis Brunechildem et odium in eam habentes*).²⁶ De surcroît, les rois mineurs, faibles ou malades, et les régentes ne pouvaient gouverner seulement par la crainte, il leur fallait s'attacher l'amitié des leudes, se plaçant ainsi à leur niveau, dans un rapport non-hiérarchique.

L'historiographie du VII^e siècle marque une grande différence entre l'autorité du roi et celle du maire du palais, tandis qu'elle situe la première dans le registre de la crainte, elle souligne la nécessité pour le maire du palais de gouverner fermement mais avec bonté, en recherchant et en suscitant l'amitié de tous. Quand Frédégaire dresse le portrait du «bon» maire de palais de Bourgogne Claude, il dit qu'il recherchait l'amitié de tous (*amicitiam cum omnibus sectans*).²⁷ Il dit aussi que Pépin et Chunibert, placés par Dagobert auprès du jeune Sigebert III, gouvernaient tous les leudes d'Austrasie avec bienveillance (*benigne gobernantes*) et qu'ils gagnaient leur *amicitia* pour toujours la conserver,²⁸ que Flaochad cherchait à ce que chacun des grands de Bourgogne garde toujours sa position, sa dignité et son amitié (*gradum honoris et dignitatem seo amicitiam perpetuo conservavit*).²⁹ Il dit enfin d'Erchinoald, maire du palais de Neustrie, qu'il était rempli de *patientia*, de *bonitas*, ni gonflé d'orgueil ni cupide, qu'il était finalement *ab omnibus dilectus*.³⁰ Le maire, qui gouverne le *palatium* et

²⁰ Régine Le Jan, La sacralité de la royauté mérovingienne, dans: *Annales*. HSS 58 (2003) 1217–1241.

²¹ Hen, *Uses* 284–288.

²² Frédégaire, *Chronicae* 58, éd. Krusch 150.

²³ Frédégaire, *Chronicae* 62, éd. Krusch 151.

²⁴ Grégoire de Tours, *Historiae* X, 19, éd. Krusch/Levison 510–513.

²⁵ Janet L. Nelson, *Queens as Jezebels: The careers of Brunhild and Bathild in Merovingian History*, dans: *Medieval women*, éd. Derek Baker/Rosalind T. Hill (Studies in Church History. Subsidia 1, Oxford 1978) 31–77; Bruno Dumézil, *La reine Brunehaut* (Paris 2007).

²⁶ Frédégaire, *Chronicae* 41, éd. Krusch 141.

²⁷ Frédégaire, *Chronicae* 29, éd. Krusch 132.

²⁸ Frédégaire, *Chronicae* 85, éd. Krusch 164.

²⁹ Frédégaire, *Chronicae* 89, éd. Krusch 166.

³⁰ Frédégaire, *Chronicae* 84, éd. Krusch 163.

le *regnum*, doit donc maintenir la concorde et rechercher l'amitié/amour de tous,³¹ pour ne pas susciter haine et rejet. Chez Frédégaire, Protadius, maire du palais de Thierry II, fait preuve d'iniquité envers les populations, il les étrangle par le fisc pour s'enrichir lui-même, il bouleverse la hiérarchie en abaissant les nobles, si bien qu'il devient l'ennemi (*inimicus*) de tous dans le royaume de Bourgogne.³² Tandis qu'Erchinoald est l'ami de tous, Protadius est l'ennemi public, ce qui conduit à son élimination violente. La haine n'est donc pas moins institutionnalisée que l'amitié, là où l'amitié exprime la légitimité et le consensus, la haine exprime le rejet devant l'injustice et l'illégitimité.

Le maire du palais n'est donc jamais considéré comme un substitut du roi, mais comme un membre de l'élite, qui est uni aux leudes par le lien d'*amicitia*, par nature égalitaire, tout en représentant l'élite auprès du roi. Un basculement s'opère quand le maire en vient à ne plus être désigné par le roi mais par les élites elles-mêmes, ce qui change moins la position du maire par rapport aux élites que celle du roi par rapport au maire et à ces mêmes élites, le roi perd progressivement sa capacité à se faire craindre, sans pour autant susciter l'amitié.

Le mariage était un moyen essentiel de créer et de renforcer les amitiés. Dans un système où la supériorité royale se fondait largement dans la crainte, les rois pouvaient-ils se mêler à l'élite, sans risquer de perdre une partie de leur charisme? Pouvaient-ils prendre femme au sein de l'élite sans craindre de se lier à des hommes qui seraient devenus les frères de la reine? Les Mérovingiens du VI^e siècle ont évité de prendre femme dans l'élite, choisissant dans un premier temps de conclure des alliances avec les familles royales étrangères et épousant parfois des femmes de basse extraction, hors de l'élite. Au début du VII^e siècle encore, Brunehaut fit épouser à son petit-fils Théodebert II une certaine Bili-childe, achetée au marché d'esclaves, et Thierry II n'eut que des concubines. Du côté neustrien, à peu près au même moment, Clotaire II épousa une femme noble, nommée Haldetrude, mais il était alors en situation de grande difficulté et il cherchait probablement à donner des gages à ceux qui le soutenaient dans le nord du royaume. Malgré les changements intervenus au VII^e siècle dans les pratiques matrimoniales royales, Dagobert a épousé Nanthilde, qui servait auparavant au palais, Clovis II s'est marié à Bathilde, une ancienne esclave anglo-saxonne et Childéric II a épousé sa cousine Bilechilde. On connaît mal l'origine des reines de la seconde moitié du VII^e siècle mais elles semblent appartenir à l'aristocratie, ce qui certes traduit la christianisation des fondements du pouvoir mais aussi les changements dans les rapports de force entre le roi et les groupes élitaires.

DES COMMUNAUTÉS POLITIQUES SÉPARÉES

Si les sources mérovingiennes soulignent que les élites doivent servir l'*utilitas regia*, elles révèlent aussi une intense compétition au sein de l'élite politique. La recherche contemporaine, fortement influencée par la sociologie, aurait tendance à n'y voir que des groupes rivalisant entre eux, mais les sources présentent d'abord des luttes individuelles pour le contrôle des positions de pouvoir et des richesses. Grégoire de Tours raconte que Gundovald a été en compétition avec Werpil pour le comté de Meaux et qu'il l'a obtenu du roi Gontran. Mais alors qu'il était entré en fonction dans la ville et qu'il faisait son *circuitus* dans le *pagus*, il a été assassiné par Werpil dans une villa. Ses parents se sont alors rassemblés, ils ont fait irruption dans la maison de Werpil où ils le tuèrent.³³

Dès le début du VII^e siècle, la mairie du palais a été l'objet d'une intense compétition au sein de chaque *regnum*. Dans un récit très orienté, Frédégaire raconte comment Otton a succédé à Pépin comme maire du palais d'Austrasie en 640, alors que Grimoald, fils de Pépin, avait l'amitié d'un grand nombre, comme son père (*ad instar patris diligenteretur a plurimis*); suggère ainsi un manque de consensus pour Otto. Le nouveau maire se serait ensuite montré plein d'orgueil et de jalousie contre

³¹ Les relations politiques n'excluent donc pas l'affection, même généralisée: cette amitié-affection s'identifie ici au consensus et à la bienveillance (vouloir du bien), qui viennent en retour d'un bon gouvernement garantissant les droits de chacun. Il faut donc s'élever en faux contre l'idée que le haut Moyen Âge n'aurait recueilli de l'amitié antique qu'un ensemble d'*officia* à valeur sociale, et que le domaine de l'affection aurait été tout entier absorbé par la parenté: il n'y a pas de lien politique sans affect au haut Moyen Âge.

³² Frédégaire, *Chronicae* 27, éd. Krusch 132.

³³ Grégoire de Tours, *Historiae* VIII, 18, éd. Krusch/Levison 384–385.

Grimoald qui a donc décidé de l'évincer du palais, pour prendre sa place. Otto est tué peu après et Grimoald accède au *majordomus*.³⁴ C'est une compétition du même type qui oppose Flaohad au patrice Willebad en Bourgogne. Frédégaire nous raconte que le maire du palais Flaohad et le patrice Willebad s'étaient liés plusieurs fois par des serments d'amitié dans des lieux saints et que tous deux s'étaient enrichis par appât du gain en opprimant les populations. Un jour Flaohad, se souvenant d'une vieille inimitié, s'est disposé à tuer Willebad. La raison invoquée par Frédégaire est que Willebad, doté d'une richesse considérable et pourvu du titre de patrice, s'est abandonné à l'orgueil, et qu'il s'est élevé contre Flaohad pour l'abaisser et prendre sa place, en s'efforçant de le braver (*dispecere*). En clair, les anciennes amitiés avaient cédé le pas à l'inimitié quand Flaohad était devenu maire du palais.

Sous des formes variées, les hostilités visaient d'abord à défier l'adversaire en l'abaissant, par des défis verbaux, comme ceux qu'ont lancés les hommes du maire du palais Erchinoald à l'évêque Eloi quand celui-ci a voulu s'opposer aux fêtes traditionnelles. Il s'agissait évidemment d'échanges négatifs dans un contexte de rivalité et d'hostilité entre Erchinoald et Eloi.³⁵ On en venait ensuite facilement aux *inimicitiae*, comme celles que le maire du palais Aega a fait subir aux moniales de Faremoutiers, en allant parfois jusqu'au meurtre.³⁶

La rivalité entre les individus, les défis qu'ils se lancent, les violences réciproques impliquaient une socialisation, Otto n'est pas tué par Grimoald, mais par le duc des Alamans Leuthari. Le comte Chainulf, frère de l'abbesse Burgundofara, est tué par Ermenfred, gendre d'Aega, au cours d'un plaid. Willebad aurait dû être tué dans un plaid s'il n'avait pas refusé d'y aller. Les compétiteurs s'appuyaient donc sur des groupes dont il convient de déterminer le caractère. Le récit de Frédégaire concernant la lutte entre Flaohad et Willebad montre que les groupes se formaient sur des bases d'amitié/haine: Willebad a été ami de Flaohad et des ducs Amalgar et Chramnelène avant qu'ils ne deviennent ennemis. Le comte du palais Berthar s'est porté le premier contre Willebad et s'est heurté à Manulf qui avait été auparavant son ami. De son côté Erchinoald et les ducs neustriens qui étaient venus pour le combat n'ont pas combattu, mais ils ont sans doute négocié leur neutralité puisque, sitôt Willebad mort, ils ont pillé les tentes de ses partisans et qu'ils sont repartis chargés d'or, d'argent et de chevaux.³⁷ Le récit confirme que la haine est un lien, au même titre que l'amitié et qu'elle entraîne la socialisation.

Les factions qui se formaient contre un roi injuste avaient un caractère politique, comme le montrent bien les événements de 612–613 qui ont abouti à la chute de la lignée austrasienne incarnée par Brunehaut. Il s'agissait d'abattre la vieille reine et ceux qui la soutenaient dans la région de Mayence et de Worms jusqu'en Thuringe. La faction austrasienne était conduite par Arnoul et Pépin,³⁸ la faction bourguignonne par Warnachar. Clotaire II a joué sur plusieurs tableaux, mettant à profit ses forces neustriennes, des ralliements en Bourgogne³⁹ et des soutiens en Austrasie, dont la faction d'Arnoul et de Pépin. Une fois vainqueur, il n'est pas prisonnier de ses alliances et peut choisir pour maire d'Austrasie un certain Rado, qui ne comptait pas parmi les amis d'Arnoul et de Pépin et ce dernier n'a pu accéder au majordomus qu'un peu plus tard, sans doute au début des années 620. La faction arnoulfo-pippinide prend alors la forme d'une communauté politique solidement implantée en Austrasie où Pépin gouverne auprès du jeune Dagobert, avec ses amis Arnoul, l'évêque de Cologne Chunibert et le duc Adalgisèle. En 624, ils suscitent la haine de Dagobert pour Chrodoald, un Agilolfingien qui est finalement tué à Trèves sur ordre du jeune roi, malgré les soutiens qu'il avait à la cour de Clotaire II.⁴⁰ Pourtant, Dagobert, après la mort de son père en 629, décide de résider à Paris, où il fait venir Pépin,

³⁴ Frédégaire, *Chronicae* 88, éd. Krusch 165.

³⁵ *Vita Eligii* II, 20 (éd. Wilhelm Levison, MGH SS rer. Merov. 4, Hannover 1902) 634–761, ici 711.

³⁶ *Vita Columbani* II, 67 (éd. Bruno Krusch, MGH SS rer. Merov. 4, Hannover 1902) 1–152, ici 137. Là-dessus, Régine Le Jan, *Convents, violence and competition for power in the 7th century Francia*, dans: *Topographies of Power in the Early Middle Ages*, éd. Mayke de Jong/Frans Theuvs (Leiden 2001) 243–269.

³⁷ Frédégaire, *Chronicae* 90, éd. Krusch 166.

³⁸ Frédégaire, *Chronicae* 40, éd. Krusch 140.

³⁹ Brunehaut suscite l'*odium* des Farons de Bourgogne, qui fomentent un complot (*tractabant*) contre elle (Frédégaire, *Chronicae* 42, éd. Krusch 142).

⁴⁰ Frédégaire, *Chronicae* 52, éd. Krusch 146.

le coupant ainsi de ses bases austrasiennes. Le roi s'appuie alors sur une autre communauté politique, avec Auduin/Ouen, et les Agilolfingiens montent en puissance en Neustrie. Dès la mort de Dagobert en 639, Pépin retourne en Austrasie où il renouvelle son engagement d'amitié avec Chunibert de Cologne, retrouvant alors ses anciens alliés. Quand il meurt en 640, son fils Grimoald se lie aussitôt d'amitié avec l'évêque Chunibert⁴¹ et marche avec le duc Adalgisèle et le roi Sigebert contre le duc de Thuringe Radulf que soutient Fara, fils de Chrodoald, et d'autres Austrasiens.⁴² Les liens politiques s'héritent donc et recouvrent des enjeux concurrents, et même si on ne peut affirmer que les haines et les amitiés individuelles dissimulent toujours des logiques collectives, certains groupements sont dotés d'identités politiques propres. Les rivalités qui se développent à la cour sous-tendent en effet des intérêts locaux et des compétitions interrégionales.

C'est ainsi que la «politique germanique et italienne» des rois mérovingiens a été soutenue et sans doute suscitée par l'influence qu'exerçaient auprès d'eux les Faronides-Audoïnides ou les Wulfoald-Gunduin, qui étaient liés à des groupes implantés Outre-Rhin, en particulier dans la région de Mayence (Rado), en Thuringe (Radulf), en Bavière (les Freringas) et jusqu'en Italie, comme le suggère le voyage de Colomban et de ses disciples en Neustrie, en Germanie et en Italie:⁴³ il y avait là une même communauté politique. D'un autre côté, l'intérêt des Mérovingiens pour les régions riveraines de la Manche, de la Seine à la mer du Nord, et pour l'Angleterre, a suscité des rivalités de ce côté-là aussi, entre des réseaux qui étaient tournés les uns vers le Kent et l'East Anglia, les autres vers les royaumes saxons.⁴⁴ Les rivalités entre les chefs, réduites par les historiographes médiévaux à l'orgueil et à la jalousie, et par les historiens à des violences féodales, recouvraient aussi des intérêts divergents en matière territoriale et en matière de stratégie politique. Dans quelle mesure les liens politiques étaient-ils soutenus par des liens de parenté? Il est facile de montrer que les groupes rivaux avaient une base parentale mais les amitiés et les haines politiques dépassaient et recoupaient les groupements de parenté, à cause de la nature cognatique et large de ces derniers. Les *amicitiae* qui scellaient les communautés politiques ne recouvraient pas toujours, loin s'en faut, des liens de parenté préexistants, même si elles avaient normalement tendance à être renforcées par des relations d'alliance.

Vers 612–613, la faction d'Arnoul et de Pépin n'est pas une «Sippe», mais un groupement politique austrasien favorable à Clotaire II. Du côté neustrien, Pépin avait certainement déjà l'appui de la famille d'Aldegonde, les Landeric-Gundoland-Waldebart dont les domaines étaient situés à quelques dizaines de kilomètres au sud du domaine pippinide de Nivelles en Brabant. La famille d'Aldegonde comptait parmi les plus anciens soutiens de Chilpéric et comptait peut-être parmi elle la reine Haldetrude, première épouse de Clotaire II.⁴⁵ Du côté austrasien, Arnoul et Pépin s'allièrent à Chunibert, attesté comme évêque de Cologne à partir de 623 et au duc Adalgisèle⁴⁶. Les amitiés ont été renforcées par des alliances matrimoniales, Bertille, soeur de Pépin, aurait épousé Waldebart, Begga, fille de Pépin, épousa Anségisèle, fils d'Arnoul, et un mariage était probablement prévu entre Gertrude, fille de Pépin, et le fils d'un duc austrasien, qui devait être Adalgisèle. À défaut de ce mariage, Grimoald renouela plus tard le pacte d'amitié avec Adalgisèle, comme il le fit avec l'évêque Chunibert de Cologne.

Les liens de parenté ne déterminaient donc automatiquement les appartenances politiques. Grimoald, maire du palais d'Austrasie, et Erchinoald, maire du palais de Neustrie dans les années 640–

⁴¹ Frédégaire, *Chronicae* 86, éd. Krusch 164.

⁴² Frédégaire, *Chronicae* 87, éd. Krusch 164; Carl I. Hammer, *From ducatus to regnum. Ruling Bavaria under the Merovingians and Early Carolingians* (Collection Haut Moyen Âge 2, Turnhout 2007) 46–47.

⁴³ Hammer, *Ducatus* 40–41; Hans J. Hummer, *Politics and Power in Early Medieval Europe. Alsace and the Frankish Realm, 600–1000* (Cambridge Studies in Medieval Life and Thought 4, 65, Cambridge 2008) 38–39.

⁴⁴ Régine Le Jan, *Quentovic et les élites neustriennes au VII^e siècle* (à paraître).

⁴⁵ On ne connaît pas le nom de la mère de Dagobert qui peut être Haldetrude ou Beretrude. Haldetrude/Aldetrude, morte avant 612, pourrait avoir appartenu à la famille du maire du palais de Neustrie Gundoland, dont les nièces (filles de Waldebart et de Bertille) se nommaient Aldegonde et Waldetrude et la petite-nièce Aldetrude, qui fut abbesse de Maubeuge, après sa tante Aldegonde. Selon Margarete Weidemann, Bertille aurait été une soeur de Pépin: Margarete Weidemann, *Adelsfamilien im Chlotharreich. Verwandtschaftliche Beziehungen der fränkischen Aristokratie im 1. Drittel des 7. Jahrhunderts*, dans: *Francia* 15 (1987) 829–851, ici 834–838. Les domaines de la famille étaient situés à quelques dizaines de kilomètres au sud de Nivelles.

⁴⁶ Attesté à partir de 633.

650 étaient probablement l'un et l'autre apparentés au groupe agilolfingien,⁴⁷ ce qui ne les a pas empêchés d'être les ennemis des Wulfoald-Gunduin et des Faronides-Audoïnides qui appartenaient à ce même groupe.⁴⁸ Erchinoald faisait partie d'une communauté politique dont l'identité s'était forgée dans la proximité de la royauté neustrienne, au service de Chilpéric, puis de son fils Clotaire II. Il était lui-même parent de la mère de Dagobert⁴⁹ et probablement apparenté à la noble Erminetrude,⁵⁰ elle-même parente du roi Chilpéric.⁵¹ Il faisait partie du groupe des Mauront, implanté dans la vallée de la Scarpe et en Ternois⁵², lui-même lié aux Waldebert-Gundoland-Landeric et aux Pippinides. Il est probable que son épouse Leutsinde était apparentée à Leutrude, épouse d'Ebroin, qui succéda à Erchinoald comme maire du palais.

A la fin des années 650, Grimoald et l'évêque de Poitiers Didon, oncle de Léger (Leodegar) d'Autun et de Gaerin, comte de Paris, eurent des intérêts politiques communs.⁵³ Leudesius, fils d'Erchinoald, et Léger furent ensuite en bonne relation avec Ebroin, successeur d'Erchinoald, mais la politique de ce dernier suscita leur hostilité⁵⁴ et c'est avec l'appui de Léger et de Gaerin que Leudesius accéda à la mairie du palais en 675, à la mort de Childéric II. Un an plus tard, Ebroin, revenu au pouvoir, fit mettre à mort Leudesius, Léger et Gaerin⁵⁵ et même si l'auteur du *Liber historiae Francorum* écrit qu'Ebroin avait scellé sa perte en opprimant trop cruellement les Neustriens, son assassinat par un Neustrien nommé Ermenfred, qui trouva refuge en Austrasie auprès de Pépin II,⁵⁶ suggère fortement qu'il vengeait la mort de Leudesius et de Léger, auxquels il était sans doute lié.

La compétition et la rivalité contribuaient donc à définir le contour de groupements politiques qui apparaissent comme des groupes de familles apparentées et de ce point de vue, les femmes constituaient le vecteur des identités politiques séparées. Sans préjuger de leur influence ou de leur rôle politique réel, elles se trouvaient placées au cœur de communautés extrêmement flexibles, malgré les apparences. Il n'est donc pas étonnant que l'historiographie se soit emparée du modèle de la femme manipulatrice et vengeresse,⁵⁷ parce que les communautés politiques fondaient leur cohésion sur des relations d'amitié et de haine, construites, héritées et renouvelées à partir de pactes et de mariages.

⁴⁷ Pépin ou Itta étaient probablement apparentés aux Agilolfingiens, d'où les noms de Grim-(Garim)oard, de Begga (hypocoristique de -berga), de Ger-(Gari)trudis, de Wulfetrudis et de Theudoald, voir Jörg Jarnut, *Agilolfingerstudien 5. Untersuchungen zur Geschichte einer adligen Familie im 6. und 7. Jahrhundert* (Monographien zur Geschichte des Mittelalters 32, Stuttgart 1986). Josiane Barbier démontre les liens entre la noble Erminetrude et Mode, seconde épouse d'Autharius. Erchinoald était probablement lié à Erminetrude comme l'atteste la possession de Lagny et les noms en Ermen- dans sa famille.

⁴⁸ Patrick J. Geary, *Aristocracy in Provence. The Rhône Basin at the Dawn of the Carolingian Age* (Monographien zur Geschichte des Mittelalters 31, Stuttgart 1985).

⁴⁹ Frédégaire, *Chronicae* 84, éd. Krusch 163.

⁵⁰ Sur la famille d'Erminetrude, Josiane Barbier (à paraître).

⁵¹ Erchinoald soutint la fondation du monastère de Lagny qui avait été en possession d'Erminetrude, puis de ses descendants quelques décennies plus tôt. Lagny était située à proximité des domaines faronides et Erminetrude était peut-être liée à Mode, la deuxième épouse d'Autharius. Pourtant ni Erminetrude et Erchinoald n'appartenaient pas à la même communauté politique qu'Autharius et les Faronides.

⁵² Sur les Mauront: selon la chronique d'André de Marchiennes, source tardive du XII^e siècle mais considérée comme bien informée, Erchinoald aurait eu pour frères Adalbald, époux de Rictrude, fondatrice de Marchiennes, et Sigefrid, un comte neustrien installé dans le Ternois. Sigefrid était lui-même *consanguineus* de Clovis II et son épouse Berte était la fille d'un comte Rigobert et d'Urza, sœur de la reine Bathilde. Il est cependant plus plausible de considérer qu'Erchinoald était le beau-frère d'Adalbald par son épouse Leutsinde, dont le nom fut donné à une fille d'Adalbald et de Rictrude. Elle se nommait Clotsindis (= Leutsindis), un nom mérovingien porté par une fille de Clovis, voir Eugen Ewig, *Die Namengebung bei den ältesten Frankenkönigen und im merowingischen Königshaus*, dans: *Francia* 18/1 (1991) 21-69.

⁵³ Grimoald rencontre Didon à Nivelles peu avant la mort de Sigebert III: *Additamentum Nivialense de Fuilano* (éd. Bruno Krusch, *MGH SS rer. Merov.* 4, Hannover 1902) 451, et c'est Didon qui conduit le jeune Dagobert III en exil en Irlande. Voir Rudolf Schieffer, *Die Karolinger* (Stuttgart 1997) 41.

⁵⁴ En 667, Léger d'Autun souscrit une chartre de Drauscus, évêque de Soissons, pour Notre-Dame de Soissons, fondation d'Ebrodans Pardessus, *Diplomata* 355, 140.

⁵⁵ *Liber historiae Francorum* 45, éd. Krusch 319.

⁵⁶ *Liber historiae Francorum* 47, éd. Krusch 321-322.

⁵⁷ Frédégaire relate en termes épiques les agissements de la reine Gundeperge, fille du roi Agilulf et de la reine Theodelinde. Mariée au duc de Turin Arioald qui est choisi comme roi après son beau-frère Adaloald, Gundeperge est accusée de comploter contre son mari avec le duc du Frioul Taso (=Tassilo) pour l'épouser et en faire un roi. Clotaire II est alors in-

IDENTITES POLITIQUES, *REGNA*, *REGNUM FRANCORUM*

L'affaiblissement de l'autorité royale est traditionnellement mis en relation avec les luttes des factions et la montée des oppositions régionales dans la seconde moitié du VII^e siècle. De fait, les textes semblent conduire à une lecture de ce type, puisqu'elles mettent en avant la rivalité entre Neustriens – ou Neustro-Bourguignons – et Austrasiens et la définition d'identités propres à chaque *regnum*. Frédégaire rapporte ainsi qu'en 632, Dagobert s'est rendu à Metz et que sur les conseils des évêques aussi bien que des grands, et avec l'accord de tous les premiers de son royaume, il a élevé son fils Sigebert comme roi en Austrasie.⁵⁸ L'année suivante, la naissance de Clovis permit aux Neustriens d'exiger de Dagobert qu'il fasse prêter serment aux Grands d'Austrasie, aux évêques et aux leudes de Sigebert qu'après le décès de Dagobert, la Neustrie et la Bourgogne, dépendraient du royaume de Clovis, dans leur intégralité. L'Austrasie dépendrait aussi, dans son intégralité, du royaume de Sigebert.⁵⁹

Il faut cependant se garder de plaquer nos concepts modernes sur les réalités politiques du VII^e siècle. Il est certain que les élites sont désormais attachées à un *regnum* qui se définit par un territoire (*spacium terrae*), dont le roi doit garantir l'intégrité. Le *regnum* est formé d'un ensemble de communautés locales, contrôlées par les élites, et d'une masse d'honneurs et de richesses relevant d'un *palatium* et mis en compétition par l'intermédiaire du roi et du maire du palais. Le *regnum* constitue donc avec le *palatium* l'essence de l'état. Chaque *regnum* a ses élites qui y développent leurs stratégies de pouvoir et qui élisent le roi. Les positions au palais permettaient de renforcer les positions locales, si bien que les élites jouaient un rôle central de médiation entre le *palatium* et le *regnum*.

Les rivalités entre les groupes ont contribué à renforcer l'identité de chaque *regnum*, en cristallisant au palais les tensions qui se répercutaient ensuite comme des ondes de choc jusqu'au niveau local. En témoignent par exemple le conflit entre Erchinoald et Eloi à Noyon,⁶⁰ la chronologie des fondations monastiques de chaque réseau,⁶¹ les difficultés rencontrées par l'abbesse Fara à Faremoutiers après le départ de Ouen à Rouen, celles de l'abbesse Wulfetrude à Nivelles, après la mort de son père Grimoald et de son frère Childebart l'Adopté.⁶²

Cependant si les stratégies de pouvoir et la compétition se sont développées à l'intérieur de chacun des *regna*, l'existence d'une seule dynastie royale d'un côté, les liens d'amitié/haine entre les élites par delà les limites des *regna* de l'autre ont certainement contribué au maintien de l'unité du *regnum Francorum*. L'opposition entre les *regna* ne fut réellement sensible que dans les années 675–680 et sans doute quelque temps après la mort de Pépin II, c'est-à-dire pendant de courtes périodes. Ainsi, sans que l'on puisse affirmer que les Pippinides et leurs alliés neustriens formaient un seul réseau politique, ils ont développé des stratégies parallèles et sans doute coordonnées dans le nord du royaume franc, contre leurs rivaux en Austrasie et en Neustrie-Bourgogne, comme le suggère fortement la chronologie, en Neustrie, le choix d'Aega comme maire du palais en 637 et la mort de Dagobert provoquèrent l'éloignement des Audoinides de la cour et leur affaiblissement. La reine Nanthilde choisit ensuite Erchinoald pour succéder à Aega en 642 et son groupe monta alors rapidement en puissance, avec de nombreuses fondations monastiques dans le nord de la Neustrie. Parallèlement, en Austrasie, le maire du palais Otto, adversaire des Pippinides, fut éliminé par le duc des Alamans Leuthari, «à la suite des manœuvres de Grimoald»⁶³ qui accéda au majordomat en 642. Grimoald a certainement été soutenu du côté neustrien par la famille d'Aldegonde et le groupe des Mauront, auquel se rattachait Erchinoald. Il a ensuite préparé son coup d'État avec l'appui de Didon, évêque de Poitiers et oncle de Léger d'Autun, lui-même lié à Erchinoald. La mort d'Erchinoald vers 658 et l'arrivée au pouvoir d'Ebroin ont dû avoir des répercussions en Austrasie, affaiblir la position des Pippinides et contribuer à la condamnation à mort de Grimoald et à l'arrivée au pouvoir des Wulfoald-Gunduin, en 662. La

tervenu en faveur de Gundeperge et Taso est tué par un patrice byzantin en 625, la même année que Chrodoald, voir Frédégaire, *Chronicae* 51, éd. Krusch 145; voir Hammer, *Ducatus* 41–46.

⁵⁸ Frédégaire, *Chronicae* 75, éd. Krusch 158.

⁵⁹ Frédégaire, *Chronicae* 76, éd. Krusch 159.

⁶⁰ *Vita Eligii* (éd. Bruno Krusch, MGH SS rer. Merov. 4, Hannover 1902) 711–712.

⁶¹ Le Jan, *Quentovic*.

⁶² Le Jan, *Convents*.

⁶³ Frédégaire, *Chronicae* 88, éd. Krusch 165.

traversée du désert des Pippinides en Austrasie jusque 679 correspond aussi à l'affaiblissement du groupe des Mauront et de Léger d'Autun en Neustrie-Bourgogne. Ces groupes cessent de fonder des monastères dans les années 660, ils perdent le contrôle de Stavelot-Malmédy d'un côté, de Saint-Riquier de l'autre, leurs propres monastères connaissent des difficultés. Mais les fondations reprennent de part et d'autre après l'élimination d'Ebroin et le retour des Mauront en Neustrie d'un côté, la prise du pouvoir par Pépin II en Austrasie de l'autre.

Les haines et amitiés politiques ont donc contribué à définir l'identité des élites de chaque *regnum* dans la mesure où le *regnum* était le cadre naturel de la compétition pour les positions de pouvoir et les richesses, mais les stratégies collectives révèlent aussi la force des relations suprarégionales, qui affaiblissaient l'autorité royale tout en contribuant à maintenir l'identité, puis à reconstituer l'unité, même théorique, du *regnum Francorum*. On comprend donc qu'après la crise des années 660–680 qui a certainement brouillé les cartes et rompu des liens, on ait pu renouer d'anciennes amitiés pour refaire l'unité. Le mariage de Drogon, fils de Pépin II, avec Adaltrude, petite-fille de Waraton et d'Anseflède, qui appartenait au groupe des Mauront, a souvent été interprété comme une manœuvre orchestrée par Pépin II pour se lier une vieille famille neustrienne. En fait, Pépin II et Anseflède ne faisaient que renouer des liens anciens qui avaient été distendus par la politique de Bertharius, gendre de Waraton et Anseflède. Anseflède a dû jouer un rôle central dans le rapprochement, c'est elle qui semble avoir éliminé son gendre après la défaite de Tertry et c'est probablement elle qui a contribué au mariage de sa petite-fille avec Drogon. Pépin II et Anseflède avaient en effet l'un et l'autre tout intérêt à réactiver un ancien réseau sur lequel Charles Martel s'appuierait encore. Hugues, fils de Drogon et d'Adaltrude, fut en effet élevé par sa grand-mère maternelle et reçut dès 719 de son oncle Charles le contrôle de la Basse Seine, avec les évêchés de Paris, Rouen, et Bayeux, puis les abbayes de Saint-Denis, Saint-Wandrille et Jumièges. D'autres exemples montreraient certainement comment les liens suprarégionaux ont facilité la réunification du *regnum*.

CONCLUSION

L'affaiblissement de « l'État mérovingien » traduit l'inadéquation du schéma idéologique aux pratiques politiques, tandis que le roi devait contrôler le système de l'échange social, l'idéologie le plaçait en dehors des relations d'amitié/haine propres aux élites dirigeantes et le contraignait à inspirer une *timor* qui devait être perçue comme juste pour ne pas susciter haine et rejet. Le comportement politique des élites se situait au contraire dans le champ de l'amitié/haine, mise au service d'intérêts destinés à accroître le capital symbolique mais censés concourir à l'*utilitas regia*. Les élites ont finalement réussi à médiatiser le pouvoir royal, mais les amitiés/haines qui transcendaient les limites des *regna* ont permis la survie du *regnum Francorum*. Il reviendrait plus tard aux penseurs carolingiens de développer une nouvelle théorie du pouvoir royal, qui associerait le souverain et les élites dans le projet de construction de l'*ecclesia*, version inclusive et sacerdotale de l'*imperium* chrétien. Ils projeteraient l'image d'une société chrétienne conçue hiérarchiquement et unifiée par la circulation de la *caritas*. Le roi carolingien se situerait alors au sommet d'une société perçue selon le modèle patriarcal et amical, et il pourrait interdire la vengeance. Pour autant, les relations politiques n'en sortiraient pas fondamentalement transformées et resteraient largement fondées sur la relation d'amitié/haine.